

Un dîner avec Bonaparte : à Lausanne

Autor(en): **J.C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **46 (1908)**

Heft 40

PDF erstellt am: **23.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-205372>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les petits littérateurs.

Glané dans des compositions d'écoliers par des collaborateurs de *L'Éducateur* :

La femme d'un frère est une belle femme.

Un homme qui habite une île est un robinson.

La bouche de la grenouille a une grande ouverture qui s'appelle gueule. Ses cinq pattes de derrière viennent plus vite que celles de devant; elle n'a que quatre pattes devant.

Les ports de la Corse sont Londres, Plymouth et St-Nazaire.

Calvin fit brûler Michel Servet parce qu'il avait tué des gnômes chrétiens.

Le porc est un animal noble : il est vêtu de soies; ce quadrupède est un peu militaire : il a deux rangées de boutons sous le ventre; c'est un pachyderme musicien : il a la queue en trompette.

Le sermon superflu. — Un bonhomme dînait un jour chez un pasteur de ses amis. Il était à peine sorti de table, qu'il ne put résister au sommeil. L'ecclésiastique, qui devait prêcher, l'éveilla et l'invita à venir au sermon.

— Dispense-m'en, je t'en prie, je dormirai bien sans cela.

Logique féminine. — Ah! chéri, si jamais je meurs la première, je veux qu'on m'enterre à côté de toi.

LA MIETTE

A-t-on jadis assez bataillé pour et contre le « guillon », cher à tout bon Vaudois!

Est-ce l'effet tardif de cette campagne, est-ce tout simplement celui du temps, qui a raison des coutumes les plus enracinées, des traditions les plus sacrées, mais le « guillon » décline. Il cède le pas à la bouteille.

Une bonne vieille bouteille poussiéreuse, versée avec d'innombrables précautions dans de frêles petits verres mousseline où le vin étincelle, a bigrement d'attraits; mais ce n'est tout de même pas le « guillon », d'où jaillit, en un filet impétueux, le vin qui mousse et pétille dans le verre.

— Voyez-vous, nous disait un jour un vieux vigneron de Lavaux, avec qui nous partagions une bouteille dans une cave, le vin comme ça, c'est très bon, je dis pas, mais au tonneau c'est bien meilleur. Moi, au respect que je vous dois, j'aime voir pisser le guillon.

Un des arguments avancés, à défaut d'autres

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

Un dîner avec Bonaparte
à Lausanne.¹

DANS le mois de mai 1800, Bonaparte alors Premier Consul était depuis quelques jours à Lausanne. Il faisait marcher vers le St-Bernard son armée appelée de réserve. Cette armée, pleine de confiance dans son chef, côtoyait gaiement les rives du Léman. Elle ne demandait pas où on la conduisait, elle était sûre que c'était à la victoire.

Je travaillais un matin à mon bureau (j'étais alors Lieutenant du Préfet du Canton), je vois entrer M. de Haller² qui me dit : « Voulez-vous dîner avec le Premier Consul ? » — Volontiers. — « Alors trouvez-vous aujourd'hui chez moi à trois heures. » A l'heure indiquée je me mets en route pour Villamont. A l'entrée de l'espèce de promenade appelée Derrière-Bourg, je vois un groupe de personnes qui cheminaient devant moi. C'étaient le premier consul, Duroc, Bourienne, le Préfet Polier, MM. de Saussure, de Morges, alors municipal, et Auberjo-

¹ Ce récit fut publié, en 1841, dans la « Revue suisse », qu'éditait Marc Ducloux, le célèbre libraire lausannois.

² M. de Haller dont il est ici question était le fils du Grand de Haller (Albert), mort en 1777, et le grand-père de M. de Haller, conseiller de paroisse à Lausanne.

sans doute, par les ennemis du guillon, c'est le verre unique. Ce verre qui va de bouche en bouche, semant au passage le germe des plus terribles maladies.

Il y a peut-être bien quelque chose à dire. On a fait d'ailleurs pareil reproche aux coupes d'argent qui circulent à la ronde dans nos fêtes et banquets. La coupe de communion, elle-même, n'y a pas échappé. Déjà, dans certaines églises, les jours de communion, chacun apporte son petit gobelet de métal, dans lequel le pasteur verse le vin de la Cène. Question de pure forme, qui ne change rien au fond.

Et ceci nous rappelle justement un fait que contait, il y a bien des années, un de nos journaux :

« C'était en 187... l'année nous échappe, à la Cathédrale de Lausanne. Un jeune homme prenait part pour la première fois à la Sainte-Cène. Arrivé devant la table de marbre, il saisit la coupe qu'on lui tend et y porte les lèvres. Mais à ce moment il constate sur le bord du liquide une grosse miette de pain béni, tombé de quelque bouche édentée, probablement de celle de la bonne vieille dame qui le précédait immédiatement.

Souffler sur la surface du vin consacré, comme sur une soupe trop chaude, ce n'était pas à faire.

Il essaya encore une fois d'approcher les lèvres, mais en vertu de la loi d'attraction des corps, la miette prestement revint se loger devant sa bouche. Comme il n'était pas là pour s'amuser et que le temps passait, il prit le parti de rendre la coupe sans y boire, pour laisser malicieusement la miette au suivant. »

Evidemment, ce n'était pas très conforme aux préceptes de l'Évangile.

Galanterie d'artiste. — Les de T... avaient, l'autre jour, un grand dîner. Au nombre des convives, un artiste, fort sauvage, qui ne se sentait pas très à son aise dans ce milieu guindé.

Au dessert, cependant, les convives se dégelèrent un peu. La conversation prit même un tour assez libre. On ouvrit la porte aux confidences.

— Pour moi, dit l'un des invités, je dois avouer que je fus une fois complètement ivre dans ma vie.

— Eh bien, moi, fit un autre, cela m'est arrivé deux fois.

Alors l'artiste, qui n'avait rien dit encore, se tournant aimablement vers la maîtresse de maison :

— Et à vous, madame?...

nois, membre de la chambre Administrative. Je me glisse sans mot dire à la suite de cette petite troupe. La conversation n'était pas fort animée; quelques questions de l'homme, auxquelles on répondait. A l'extrémité de cette promenade, nous rencontrons un conscrit Français en veste uniforme. Bonaparte s'arrête pour lui parler. « A quel corps appartiens-tu ? — Je suis un conscrit au dépôt. — Qui vous commande ? — Le Colonel. » On se remet en marche. « Faites-moi parler à ce chef du dépôt », dit Bonaparte à Duroc. « Savez-vous où demeure ce chef ? me demande Duroc. — Oui, je m'en charge », et je me détache pour porter l'ordre. J'arrive chez le commandant; c'était un vieux L. Colonel de fortune. Je le trouve assis vis-à-vis de sa femme devant un modeste dîner. « Colonel, lui dis-je, le Premier Consul est dans ce moment chez M. Haller, il désire vous parler. » — Il suffit. Monsieur, je vais m'y rendre. — Je reviens à Villamont, on était à table. Je prends la place laissée vacante après avoir dit à Duroc que le chef du dépôt a reçu l'ordre. En regardant les convives la plupart des physiognomies me paraissent décomposées; on était à la fin d'une conversation qui me parut n'avoir pas été gaie. Le Préfet avait dû donner des ordres pour les chevaux du Premier Consul qui allait ce jour-là à Vevey. On était venu dire que les chevaux ne se trouvaient pas. En effet, les ennemis particuliers du Préfet avaient profité du trouble que causait dans la ville le passage continu des troupes pour faire enlever

LES EMPOISONNEURS

Le Congrès de l'aliment pur, qui vient de se tenir à Genève, s'était donné pour tâche, on le sait, de rédiger des formules propres à mieux armer les pouvoirs publics dans leur lutte contre les fraudeurs qui empoisonnent leurs clients à la petite semaine. Certes, si ce Congrès voit ses efforts aboutir, il aura bien mérité de l'humanité.

Par les procès intentés, en France, à certains bouchers militaires, on a su qu'il se débite, dans le commerce, de la viande d'animaux malades ou morts de maladies et traitée à l'acide sulfurique, à l'acide salicylique, au borax ou au salpêtre. Des charcutiers sans vergogne ont introduit jusqu'à 67 % d'amidon dans des saucisses qu'il eût fallu afficher, non point saucisses de viande, mais saucisses d'amidon ! Et si ces comestibles étranges sont roses, voire rouges (est-ce de honte ?), vidons la coupe de la désillusion : ils sont maquillés à la fuschine !

Un poisson paraît frais sur la dalle de Mme Angot. N'y touchez pas?... Il est... brisé!... Conservé d'abord à la glace, puis au borax, il a été injecté de sel de zinc et d'albumine, comme un corps humain préparé pour être embaumé ! S'il a encore si bel aspect, c'est que le « brillant » de ses écailles lui a été rendu par des applications de vaseline, c'est que l'on a coloré ses œufs avec du sang frais... Les vernisseurs de pattes de dindons ne sont pas une invention !

Le boulanger met souvent trop d'eau dans le pain. C'est pour l'alourdir ! S'il emploie des farines avariées, il les améliore à l'aide d'alun, de sulfate de zinc, sulfate de cuivre, carbonate d'ammoniaque, carbonate ou bicarbonate de potasse, carbonate de magnésie, craie, terre de pipe, borax, plâtre, albâtre en poudre, féculé de pomme de terre, salep, poudre d'iris de Florence, farine de féverolle, d'orge, de maïs.

On vend des gelées de groseilles où il n'y a pas de groseilles et l'on a fabriqué, dans certaines officines, de la marmelade d'orange avec des navets ! Il existe des procédés de rajeunir les dattes, les figues, les haricots verts ou en grains. On truque la moutarde en y introduisant des vinaigres de bois, des féculés avariés. Le safran, la gomme gutte et le curcuma en sont les mauvais teinturiers.

Abeilles diligentes, ne distillez plus le miel ! Virgile vous a chantées. Maurice Maeterlinck a décrit, en savant et en poète, votre admirable industrie. A quoi bon butiner les fleurs ?

— On fabrique le miel du vingtième siècle avec

par des réquisitions les chevaux destinés à la voiture du Général. Celui-ci à cette occasion avait adressé au Préfet quelques paroles assez vives. Le Préfet avait cherché à s'excuser, il avait donné les ordres nécessaires, etc., à mon arrivée le Premier Consul lui disait : « Monsieur, je ne suis pas votre supérieur et ce n'est pas envers moi que vous êtes responsable. Je vous dirai seulement, que lorsque je donne des ordres à mes Lieutenants, s'ils ne sont pas exécutés, je n'admets jamais d'excuses, et je n'en écoute point. » — Dans ce moment l'introduction du chef du dépôt vint mettre fin à cette conversation pénible. Le vieux Colonel se plaça militairement en face du Premier Consul en portant la main à son chapeau. « Vous commandez ici un dépôt de conscrits ? » — Oui, mon Général. — « Combien en avez-vous dans ce moment ? » — Trois cents, Général. — « Faites-les tous marcher demain sur Vevey. » — Vous serez obéi, mon Général, et sur un signe de tête, le Colonel fit un demi-tour à droite et se retira.

Il ne fut plus question de l'affaire des chevaux : la physiognomie du Premier Consul avait repris un peu de sérénité. « Messieurs, dit-il, ce n'est pas la première fois que je me trouve dans votre ville. — J'y ai passé en 97, vous n'aviez pas encore fait votre révolution; j'allais à Rastadt; arrivé à l'entrée de la ville, on arrêta ma voiture; trois belles et jeunes demoiselles habillées de blanc se présentèrent à ma portière, elles m'offrirent des fleurs et des vers.

des sirops de fécule, des sucres intervertis, de l'amidon (cet éternel !), de la farine de haricots, de la gomme, de la gélatine, de la mélasse, du sable, de la craie, de la terre de pipe (déjà nommée !), de la chapelure et du plâtre. Ne parlons pas du café ! Il est si bien falsifié que l'on fabrique de faux grains, au moule et à la machine, au moyen des plus paradoxales substances...

Une chose doit cependant nous consoler, c'est que cette effroyable chimie a été découverte à Paris et qu'elle est encore inconnue dans le canton de Vaud. Puissions-nous n'avoir toujours que nos grosses miches de pain faites de vraie farine, notre salé de la Broie, les perchettes de nos lacs, les marmelades apprêtées par nos ménagères, notre authentique petit blanc... et que le Ciel nous fasse la grâce de savourer ces bonnes choses le plus longtemps possible !

Le bon Samaritain. — Un brave homme, indulgent et généreux, sent, dans la rue, un pick-pocket porter la main à son gousset et tenter de lui dérober sa montre. Il arrête doucement cette main indiscrette et, souriant, dit au voleur d'un ton paternel :

— Un peu de tenue, mon ami, je vous en prie... si un sergent de ville vous voyait ?...

Un livre pour célibataires. — Un livre a paru dernièrement à Londres. Il est intitulé : *Les joies et les chagrins du mariage*.

La partie consacrée aux agréments contient 60 pages, celle qui s'occupe des ennuis 380 pages.

L'an quarante.

D'où vient l'expression : « Je m'en moque comme de l'an quarante ? »

Une explication peu probante est basée sur ces deux vers de Destouches :

Nos aïeux, qui tenaient jadis un si haut rang,
Faisaient cas de Platon comme de l'alcoran.

Faire dégénérer *an quarante de alcoran* est trop invraisemblable. Après les terreurs provoquées par l'an mille, alors que le monde devait finir en 1040, on se moqua de l'an quarante. D'autres ont cru cette expression née vers l'an XII, où l'on était certain que l'an XL de la première République n'arriverait jamais. Enfin, Mercier ayant fait paraître un livre intitulé : *L'an 2440*, le peuple français aurait parodié le mot de Louis XV : « Après moi, le déluge ! » en se moquant de l'avenir comme de l'an 2440, puis, par abréviation, comme de l'an 40.

Je trouvai la chose fort agréable. Arrivant à l'auberge je fus reçu par le Bailli Bernois qui commandait ici. Je lui contai mon aventure des trois jolies personnes. « Mon Général », me dit-il, « ce n'étaient pas des demoiselles, c'étaient des garçons habillés en filles. » Cette explication me parut assez singulière ; c'était le soir, je continuai ma route et je m'endormis dans ma voiture. Au bout de quelque temps, je me réveillai, et poussant du coude mon compagnon de voyage qui dormait aussi ; mais que nous disait donc ce Bailli avec ses garçons habillés en filles, c'étaient parbleu bien des demoiselles et très jolies même. « Je le crois aussi », me répondit mon compagnon, et nous nous rendormîmes. »

Le souvenir de cette aventure avait égayé l'imagination du grand homme ; il avait souri quelquefois en nous la racontant. Il fut assez bien jusqu'au café, mais alors arriva un petit incident qui tourna d'une manière peu agréable pour l'amphitruon du dîner. Devant chaque convive était placée une tasse vide ; un domestique une cafetière à la main faisait le tour de la table pour verser le café. Il commença par Bonaparte qui avance sa tasse ; par défaut de vue ou par maladresse, ce domestique verse à côté, Bonaparte avec un air d'humour très prononcé replace sa tasse devant lui. Puis il adresse au maître de la maison quelques paroles peu obligeantes sur la maladresse de ses gens. Nous baissions les yeux, trouvant tous je crois l'apostrophe un peu trop vive. Haller cependant ne se déferma pas. « Ma foi, Génér-

POUR PRENDRE FEMME

CHEZ les Romains, au début, les époux ne contractaient aucun engagement ; aucune loi ne sanctionnait les unions, l'habitude seule contractait le mariage ; plus tard, le mariage fut célébré par des cérémonies. Les deux époux s'entouraient le cou d'un jonc nommé *conjugium*, d'où est venu le mot conjugal. La jeune fille devait feindre une grande répugnance à se séparer de sa mère ; des petits garçons, vêtus de blanc, parfumés, venaient la chercher ; elle se jetait en pleurant au cou de sa mère et déclarait qu'elle ne voulait pas la quitter ; elle affectait de ne céder qu'à la force, enfin elle suivait les enfants qui la conduisaient dans la maison de son époux ; ses amies l'accompagnaient emportant une quenouille, un fuseau et ses vêtements. La maison de l'époux était enguirlandée de fleurs, toute parée de verdure. On présentait à la mariée le feu et l'eau et on l'arrosait d'eau lustrale.

D'après les croyances répandues par les augures, la jeune fille ne devait pas toucher la porte sous peine de voir fondre sur sa maison les plus grands malheurs ; aussi ne touchait-elle à la porte qu'après avoir entouré sa main d'une étoffe de laine frottée avec de la graisse de quelque animal. Cette formalité accomplie, l'époux donnait à sa femme les clés de la maison et il la faisait asseoir sur une peau de mouton possédant toute sa laine, usage qui avait pour but de rappeler à la mariée qu'elle devait filer la laine destinée à confectionner les vêtements des membres de la famille. Avant de se retirer, les époux jetaient des fruits, ordinairement des noix ou des noisettes, aux petits enfants, et les hommes demeuraient sur le seuil en récitant des vers pour éloigner les sortilèges. Le lendemain, le marié donnait un repas.

*

A Athènes, les jeunes filles se rendaient dans le temple de Diane et lui demandaient pardon d'avoir envie de se marier ; en même temps, elles suppliaient la déesse de leur donner l'autorisation de prendre un époux. Le jour des fiançailles on sacrifiait des victimes, généralement des bœufs, des moutons ; le fiel des animaux était jeté derrière l'autel, avertissement qui signifiait aux jeunes époux qu'ils devaient mettre de côté tout fiel dans leurs rapports. La mariée était conduite chez son époux sur un char dont on brisait ensuite les roues pour lui faire comprendre que c'en était fait de sa liberté, qu'elle ne pourrait plus retourner dans sa famille.

ral » dit-il, « il ne faut pas se frotter à vous aujourd'hui, vous n'êtes pas de bonne humeur. »

On passa ensuite dans le salon : on introduisit deux hommes que le Premier Consul avait demandés, c'étaient deux maîtres de poste l'un de Morges, et l'autre de Rolle. Il voulait organiser un courrier journalier de correspondance sur la route que suivait l'armée. Il entra en pourparler avec ces deux hommes, sur le service et sur les prix avec des détails et une intelligence qui nous étonnèrent. Je crois qu'il n'y eut rien de conclu dans ce moment. On vint avertir que la voiture était à la porte. Il ceignit son sabre de Damas, fit à chacun de nous une inclination de tête gracieuse, et traversa la cour jusqu'à la voiture où il monta avec Bourienne et Duroc. On avait enfin obtenu des chevaux, on les avait dételés d'un chariot de foin qu'un fermier d'une campagne voisine avait amené à la ville. Le paysan montait un de ses chevaux en postillon.

Plus le souvenir de ce dîner vieillit dans mon imagination, plus il me devient précieux. Des huit personnes qui le composaient je suis le seul actuellement vivant (le 13 juin 1840). J'aurais désiré que mon ancien ami Lavater eût assisté à ce dîner. Il aurait trouvé un sujet d'étude digne de son regard pénétrant et exercé, dans la physionomie de cet homme le plus positif peut-être qui ait existé. Il nous aurait dit peut-être quels étaient les traits qui exprimaient le caractère de cette force de volonté, et de cette puissante intelligence, qui chez aucun

Le mariage consommé, la femme était enfermée ; il lui était défendu de sortir. On ne lui donnait aucun moyen de s'instruire ; on ne lui permettait pour occupation que les soins du ménage. Les femmes étaient plongées dans la servitude et l'oubli. A Lacédémone, au contraire, les femmes sortaient librement et elles prenaient part aux travaux des hommes, à leurs jeux physiques, tels que la lutte, le maniement du javalot, la course ; elles arrivaient à égaliser l'homme pour la force et pour le courage.

A Athènes, les anciens tiraient des actes les plus futiles, des présages plus ou moins heureux ; pour un rien, un mariage était rompu. Les tourterelles portaient bonheur. Si deux tourterelles apparaissaient au moment du sacrifice, c'était bon signe ; s'il ne se montrait qu'une tourterelle, c'était un présage certain que les dieux étaient courroucés et que l'union ne serait pas heureuse. Les rivaux évincés, qui avaient intérêt à faire manquer le mariage, faisaient naître les mauvais présages. Un témoin emportait une tourterelle sous sa tunique et la lâchait pendant le sacrifice.

Sherlock Holmès. — La « Muse » obtient un succès extraordinaire dans la représentation de *Sherlock Holmès* ; tout le monde tient à voir ce spectacle vraiment passionnant. Dimanche 4 octobre, matinée à 2 ¼ h. et soirée à 8 ¼ h., à la Maison du Peuple.

*

Pierre Alin, que les lecteurs de *Conteur* connaissent bien, nous donnera vendredi prochain 9 octobre, à la Maison du Peuple, un récital, avec le gracieux concours de M^{me} Ellen Greil.

Par le seul fait de réagir contre la décadence de la chanson, Pierre Alin a droit à toute notre sympathie. « Chansons d'autrefois et chansons d'aujourd'hui », dit le programme ; où trouver régal plus savoureux ? Pierre Alin, est un auteur original et fin, un diseur délicat et spirituel. Et puis, il est nôtre, que diable ! Il n'y a pas lourd de chansonniers, chez nous.

C'est pour vendredi prochain.

*

A voir, le programme du *Kursaal*, cette semaine. En voulez-vous une idée ? D'abord les *Joly Vella*, célèbres originaux, duettistes danseurs ; puis *Makos*, le clown lumineux ; puis M^{mes} *Yedda Youki*, scène niponne ; puis *Seymour* et *Alya*, équilibristes de force ; enfin M^{lle} *Maud Jardy*, une chanteuse exquise qui, mérite précieux, s'accompagne au piano.

Vendredi 9, nous aurons une seconde et dernière représentation de la célèbre troupe japonaise *Hanako*, avec le concours de M^{me} *Loie Fuller*. Vous avez bien lu ?

homme peut-être n'ont été réunies à un degré aussi éminent. Dans le sourire de cet homme on trouvait au premier coup d'œil un certain attrait, c'était l'effet du développement gracieux des traits de sa physionomie ; mais ce sourire ne parvenait pas à mettre à l'aise les personnes avec lesquelles il conversait, je crois même que c'était rarement son intention. Au fond de ce sourire en l'observant mieux, on ne trouvait pas la bienveillance qu'il avait d'abord paru annoncer. La grâce n'était qu'extérieure, c'était une belle bouche, des dents blanches, un regard expressif d'intelligence, un mouvement harmonieux des muscles du visage. La conscience de sa supériorité était telle chez lui qu'aucune sympathie ne pouvait le rapprocher de ces êtres qu'il voyait à une si grande distance au-dessous de lui. L'effet de cette supériorité sur les autres hommes était souvent pour eux en sa présence comme une espèce de cauchemar.

On comprend par ce petit récit que mon plaisir de dîner avec Bonaparte n'a pas été complet dans tous les points, mais il m'en est resté la satisfaction d'avoir pu prendre quelque idée par mes propres yeux et par une observation de quelques instants d'une individualité aussi remarquable. J. C.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAIT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.